



L'île des anamorphoses

version de Michel-Alexandre Ballard

Imitateur malheureux de Joseph Conrad et de Mark Twain, Igor Iankélevitch avait troqué la plume pour le compas et abandonné par la même occasion ses recherches universitaires sur la mystification littéraire. Sa thèse de doctorat intitulée *Hoax et practical joke dans le roman picaresque ; du Quichotte au Manuscrit trouvé à Saragosse* s'était écoulée à vingt-huit exemplaires, ce qui n'avait rien de scandaleux dans l'univers des docteurs ès lettres qui tient plus du cénacle que de la grande distribution.

Mais il en fallait plus pour étancher l'inextinguible soif de notoriété d'Igor. Frustré, condamné à voir son opus finir dans la réserve d'une bibliothèque universitaire, il eut recours à un expédient saugrenu : imiter Alphonse Karr et mettre en scène sa propre mort afin d'écouler son ouvrage plus rapidement. Ce qu'il fit avec un certain succès – tout au moins au commencement – car lorsque le subterfuge fut éventé, sa carrière universitaire se trouva dans une impasse. Conspué par ses pairs furieux d'avoir été mystifiés, il fut qualifié de faussaire et devint *persona non grata*.

Mis au ban de la société des universitaires, il dilapida la fortune familiale en voyages coûteux – principalement en Amérique du sud – s'attelant dès lors à la rédaction d'une cartographie commentée des lieux imaginaires.

Plusieurs journalistes dont Marco Rubio du *New Yorker*, Fabio Hernandez y Cuaron du *Cronista de Buenos Aires* et Tomaso Calvini de la revue littéraire italienne *Botteghe oscure*, enthousiasmés par ses propositions, lui offrirent de publier certains passages choisis, ce qu'il fit sous des noms d'emprunt, récoltant par là même les éloges nécessaires à la réhabilitation de son *ego* et à la poursuite de sa carrière. Ces extraits, au nombre de sept, sont le seul reliquat d'une œuvre démesurée aujourd'hui perdue.

Certains commentateurs prétendent aujourd'hui, à tort ou à raison, que la disparition dudit manuscrit au cours d'un naufrage sur le rio de la Plata n'est qu'une supercherie de plus d'un auteur coutumier du fait ; et que *La Cartographie commentée des lieux imaginaires* d'Igor Iankélevitch ne fut jamais qu'une ébauche. Cependant, Adolfo Bioy Casarès aurait signifié lors d'un entretien privé avec le meilleur spécialiste de son œuvre, Michel Lafont, qu'il avait rencontré Iankélevitch au cours d'une escale à Mar del Plata et que celui-ci lui aurait permis de compulsier le manuscrit original et complet.



Il évoque « une œuvre labyrinthique et baroque dont la densité et la précision dans son irrégularité font douter de la réalité de notre propre monde. Une œuvre tenant à la fois de la chronique, du journal de voyage et de l'encyclopédie, regroupant force croquis, cartes et schémas. Igor Iankelevitch, s'y met en scène en Dante moderne accompagné dans l'inframonde par un Platon hiératique, tel qu'en la peinture maniériste de Raphaël : imposant, grave, le regard noir et serrant dans la main droite le *Timée*. Ce monde, miroir déformé du nôtre, se compose d'îles que l'on connaît sans y être jamais allé. On y trouve des peuplades de Yahoos, une abbaye Thélémitte, la ville d'Amoraute irriguée par un fleuve sec, Syntagma qui résume à elle seule toutes les autres îles de ce monde ; et bien d'autres merveilles dignes des voyages de Marco Polo. »

Chaque île semble le fruit d'une anomalie, déformation apologétique de notre univers : l'une d'elles, terrifiante, se répète à l'infini si bien que le voyageur, où qu'il aille se retrouve à son point de départ. Telle autre nommée Palimpsesta change perpétuellement de forme, s'efface et se recompose au gré de ses architectes mégalomanes qualifiés tantôt de démiurges, tantôt de déments.

Beabilia est une île creuse, ses pans, semblables à ceux d'un entonnoir, sont criblés d'habitations troglodytiques. Les autochtones, religieux orthodoxes, sont convaincus que seule la compréhension du passé est source d'avenir. Aussi creusent-ils sans le sol toujours plus profondément en quête des fondations primitives de la ville. Mais en vain. Certains hérétiques prétendent que les fondations se trouvent au sommet de la ville, là où plus personne ne vit... Et naturellement personne ne les écoute.

Mais, dit Bioy Casarès, l'île la plus troublante, celle qu'il évoqua plus tard, à son ami Borges dans l'intimité de sa dernière demeure genevoise, celle-là seule vaut toutes les autres. En effet, Casarès, pour habitué qu'il fût du fantastique et des bizarreries de la vie ne s'attendait pas à cela et crut véritablement devenir fou lorsque l'ami Jorge se mit à terminer ses phrases.

Cette île, Borges la connaissait dans ses moindres détails. Il y était allé, tout comme Igor Iankélévitch prétendait y être allé. Par quels moyens ? Les deux hommes étaient restés évasifs sur le sujet, évoquant l'oniromancie et des théories solipsistes obscures. Mais, Borges l'affirmait : « s'il n'y a qu'une nouvelle autobiographique dans toute mon œuvre c'est *L'Île des anamorphoses* ».

Cette nouvelle il l'avait rédigée peu après la Première Guerre, alors qu'il vivait à Barcelone. Il fréquentait alors un ami versé dans la Kabbale et adepte de l'hypnose.



Celui-ci logeait Carrer Estruc, dans le quartier juif. Sa conversation était stimulante et tandis qu'ils devisaient de la valeur kabbalistique de l'aleph, symbole de l'origine mystérieuse de l'existence, Borges lui avait soumis l'idée de rédiger une nouvelle sous hypnose. Après quelques préparatifs, Borges s'imagina aborder sur une terre inconnue. L'île avait la rotondité cyclique de ces poèmes lus et relus qui ne semblent jamais avoir le même sens. Le point de vue y était tout, le navigateur qui souhaitait y aborder devait venir de l'est, tournant le dos au soleil levant un jour d'équinoxe. Sans cela, il ne distinguait sur la mer qu'un amas de nuages vaporeux.

Lorsqu'il mit pied à terre Borges se vit distinctement de dos posant déjà le pied précédant. Troublé de se voir agir comme un rêveur voit son propre corps, il ne dit rien, témoin muet d'une aventure qui mettait cruellement en perspective chacun de ses faits et gestes. Borges suivant Jorge avait la sensation de « s'étranger ».

Il croisa sur son chemin différents personnages en quête d'auteurs et d'autres déjà célèbres. Au pied d'un olivier tricentenaire, il dialogua avec le divin Ulysse qui rédigeait ses mémoires et il se vit lui conseiller une approche plus anamorphique de la chose, évoquant la possibilité incongrue d'une tierce personne, un témoin aveugle mais impartial, un poète qui présenterait les deux camps... Ulysse sourit de cette ruse et l'adopta. Il eut même ce mot : « judicieux ».

Jorge, toujours suivi de Borges, façonna à son tour un témoin à son usage, gardien d'une bibliothèque, sans porte ni fenêtre, aux salles hexagonales et s'étendant indéfiniment comme les rayons d'une ruche. Chaque ouvrage s'y composait de 410 pages et selon l'angle sous lequel on les ouvrait le point de vue y était différent.

Jorge passa là un nombre incalculable d'années à lire et relire tous les livres déjà composés et tous ceux en devenir. Maigre, décharné, les yeux usés par la lumière versatile des lampes à huile, sentant approcher le terme de sa vie, il fut pris d'un vertige terrible, il eut l'intuition d'une narration qui ne soit ni celle du « je » ni celle du « il ». Sentant qu'il perdait peu à peu la maîtrise de son corps, percevant que l'omniscience ne pouvait se réaliser que dans la dissolution complète de l'auteur dans son univers, il renonça à l'île et à cet autre « je » devenu trop dangereux. Vaincu par la peur, il préféra le retour à la réalité. Comme d'un rêve il se réveilla en sursaut au numéro 8 de la Carrer Estruc, à Barcelone, son ami Fernando Ruiz y Bahamonte l'observait, comme s'il attendait une réponse. Jorge, se rendant compte qu'il, aurait été absurde d'expliquer ce qu'il avait vécu, articula dans un soupir :



– Je crois que j’ai eu une absence.